L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 FEVRIER 1885. 58ème Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI 18 FEVRIER 1885.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

Nous publierons, demain, jeudi, la fin de nos nouvelles de la Louisiane. L'abondance des matières, (nos lecteurs en sont aussi bons juges que nous) nous a mis dans l'impossibilité de l'insérer aujourd'hui.

In lustries, écoles industrielles, au Sud.

Nous venons de rendre compte, presque coup sur coup, et aussi fidèlement qu'il nous a été possible, de deux rapports bien intéressants. Le premier émane du comité chargé, par les grandes corporations de la Nouvelle-Orléans, d'exposer à la Commission parlementaire, de passage en notre ville, les moyens de développer les relations commerciales entre la Vallée du Mississippi et la métropole du Sud, d'un côté, le Mexique, l'Amérique Centrale, les Antilles et l'Amérique du Sud, de l'autre; le second porte la signature du Dr Holt, président du Bureau de Santé de la Louisiane. Les deux n'en forment qu'un, en réalité; ils se corroborent. Il y est prouvé, jusqu'à l'évidence, qu'aucun obstacle ne s'oppose plus, de notre part, à ce que le trafic maritime dont nous venons de parler, prenne d'énormes proportions; qu'il est absolument nécessaire d'établir, en assez grand nombre, entre la vallée du Mississippi et les contrées qui s'étendent à l'Est, à l'Ouest et au Sud du Golfe, des lignes de navires à vapeur subventionnées par le gouvernement général. Il nous est été facile d'ajouter que le spectacle, offert par notre Exposition Universelle, des incalculables ressources agricoles et industrielles du Sud, faisait au Congrès un impérieux devoir d'établir ces lignes.

A ce point de vue, la faute retombe sur les Chambres et l'administration de Washington. Si le pays en souffre, nous avons le droit de nous en laver les mains. Sommes-nous, pourtant, à l'abri de tout reproche, et faisons-nous, de notre côté, tout ce que nous devrions pour aider au développement de ce commerce ?

Il n'y a, pour nous en assurer, qu'à nous transporter sur les terrains de l'Exposition, qu'à parcourir le *Main Building*, et, surtout, la bâtisse des Etats. Il y a là des richesses immenses dont ne savons tirer qu'un médiocre parti. Nous y voyons, étalées à l'état presque brut, des centaines d'essences de bois d'une grande valeur et propres à alimenter nous ne savons combien d'industries; nous y trouvons de merveilleux spécimens de minerais, que nous enrichiraient les contrées de l'Europe, si elles les connaissaient, et grâce auxquels, si elles les possédaient, elles doubleraient bientôt leurs revenus par la main d'œuvre et le trafic.

Que faisons-nous de tout cela ? Nous abattons les forêts, nous extrayons les pierres, les minerais, les marbres; nous récoltons des textiles destinés à alimenter des milliers de métiers à tisser et à tisser, puis, nous expédions le tout brut au Nord, pour y être travaillé par la fabrique ou l'usine. Il y a tel arbre qui, à l'état de matière première, nous rapporte de cinq à dix dollars; si nous en avions des manufactures pour le transformer en meubles, en ustensiles de ménage, de ferme ou d'atelier, nous en tirerions cinquante, soixante, quatre-vingts, cent dollars. Nous laissons le Nord réaliser le bénéfice qui devrait nous revenir, et donner au pays, par le trafic, un revenu que nous devrions lui fournir. A quel titre favoriserait-il, au Sud, des exportations représentant cinq en aux dollars, plutôt que celles du Nord qui n'valent, proportionnellement, une somme trois ou quatre, quelquefois, cinq ou six fois plus forte.

On le voit—si le gouvernement ne fait pas pour nous tout ce qu'il devrait, nous sommes loin de faire tout ce qui est en notre pouvoir. Il faut nous aider, si nous voulons être aidés par les autres. Malheureusement, beaucoup d'entre nous sont encore imbus d'un vieux préjugé, dont les cinquante années de progrès qui viennent de s'écouler dans les deux mondes ont démontré la fausseté et la sottise. Ils en sont à croire qu'il n'y a que les pays ayant un territoire ingrat, peu fertile, qui soient destinés à prospérer dans l'industrie, qui puissent et doivent se couvrir de manufactures. Il n'en est rien. Les fabriques pullulent dans l'Ouest, région essentiellement fertile; elles sont extrêmement nombreuses en France, dont le terroir est d'une richesse remarquable.

L'agriculture et l'industrie se marient fort bien; elles font très bon ménage; elles s'aident mutuellement et leur union centuple puissamment à doubler, à tripler la fortune d'une nation. N'est-il pas raisonnable, aujourd'hui, par tous, que la fondation de la fabrique près du champ où croît la matière première, est pour elle une source de prospérité? Le monde en a fini avec cette habitude surannée d'envoyer le produit du sol au loin, pour l'y faire manufacturer; la fabrique vient, au contraire, avec ses machines et son capital, s'établir près de la ferme, pour en transformer les produits sur les lieux où ils sont récoltés.

Ces vérités-là sont parfaitement admises, de nos jours, par tous ceux qui se nourrissent d'idées économiques, mais elles n'ont pas encore pénétré dans les masses, dans les petites villes, dans les campagnes. C'est là qu'est notre faiblesse, là, par conséquent, qu'il nous faut porter la réforme. Nous n'arriverons à détruire chez nous les préjugés contre l'industrie, à opérer un mélange salutaire des idées et des mœurs propres à la vie agricole avec celles qu'engendre la vie de fabrique, que par les habitudes d'esprit, par l'enseignement, par l'éducation. C'est des l'enfance que nous devons inculquer les notions nouvelles aux citoyens des Etats-Unis.

Où sont nos écoles industrielles ? Nous les cherchons partout, nous ne les trouvons nulle part. Comment pourrons-nous faire des ouvriers si, dès l'âge de dix, douze ou quinze ans, nous ne leur mettons pas l'outil entre les mains ?

Qu'arrive-t-il ? C'est que presque tous les Etats du Sud—la Louisiane, le Texas, le Mississippi, la Caroline du Sud, la Floride, le Kentucky, le Tennessee, l'Arkansas—possèdent d'incalculables trésors forestiers, dont l'Ouest et le Nord tirent le plus clair bénéfice. Les fabricants de ces deux sections envoient, tous les ans, leurs agents chez nous; ceux-ci le parcourent dans tous les sens; ils s'emparent de tous les bois qu'ils trouvent; ils les achètent souvent à vil prix, puis ils les expédient aux fabriques, qui les transforment en meubles, en produits de la menuiserie, de l'ébénisterie; et nous voyons ces mêmes bois, arrachés à notre sol, nous revenir, ayant acquis une valeur dix fois plus grande. " Si, dit un journal de Charleston, tout l'argent que nous envoyons au Nord, pour nous procurer les meubles et les ustensiles de toutes sortes, fabriqués avec nos bois et nos fers, restait chez nous, et était placé dans des manufactures où se confectionneraient ces mêmes meubles, ces mêmes ustensiles, notre section deviendrait, en fort peu de temps, la partie la plus riche du monde entier, la première à la fois par l'industrie et le commerce. Pourquoi ne multiplions-nous donc pas dans notre pays les établissements de ce genre? Pourquoi ne fondons-nous pas une foule d'écoles industrielles où nos enfants s'habitueraient à manier les instruments de l'atelier, de la fabrique ? Ces mesures grèveraient, peut-être, notre budget, pendant quelque temps, mais elles nous rapporteraient bientôt le centuple de ce que nous aurions dépensé, et, au lieu de laisser le peu d'argent qui nous revient de la vente de nos produits agricoles s'en aller au dehors, pour l'achat du comfort de la vie, nous verrions les millions de l'étranger affluer dans nos coffres, par l'acquisition qu'il viendrait faire, ici, de nos produits industriels.

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 14 février :

Nous avons passé la journée de dimanche sur la propriété " Chubby Hill" de Mme Burns. Les chemins, excepté le "Muddy River," étaient en très bon état. Les planteurs n'ont point perdu leur temps, cet hiver, et ont réparé leurs barrières, etc. Les bois étaient en feu à sept milles de l'habitation et au-delà, et il nous a semblé que les barrières et les ponts étaient considérablement avariés. Lorsque nous sommes arrivés à la propriété Moore, nous avons vu un spectacle de désolation. L'herbe brûlait de tous côtés, les barrières avaient été détruites ou brûlaient encore; un grand hangar à moutons avait été la proie des flammes et une cheminée indiquait seule la place où était, jadis, la résidence Virgil. Nous espérons que ceux qui mettent le feu aux herbes seront un jour arrêtés, mais il paraît impossible de les découvrir. Un peu de vigilance de la part des personnes qui habitent le long de la route, des yeux fixés sur les wagons qui passent, amèneraient, peut-être, l'arrestation et la condamnation des incendiaires. La loi punit du pénitencier quiconque met le feu aux herbes à moins que ce ne soit dans les limites de sa propriété.

—La barge "Fannie", à bord de laquelle il y avait 65,000 briques de la briqueterie de M. Maloney, près Covington, et que remorquait le "Minnie", a rompu ses amarres, lundi, dans le lac. On suppose qu'elle a été poussée sur le rivage, du côté de la Nouvelle-Orléans.

—Lundi, la chaleur était accablante; mardi, nous avons eu du froid et de la glace. Le temps a été sombre et froid le reste de la semaine.

—Le rapport du surintendant de l'instruction publique de l'Etat alloue pour l'année expirant le 31 décembre 1885, $806 94 à la paroisse St. Tammany et $626 53 à la paroisse Washington.

—Le shérif Cook accorde vingt jours de grace aux contribuables délinquants.

—Les maçons n'ont pas travaillé, cette semaine, au "courthouse", à cause du froid. Les charpentiers travaillent les pièces de bois du toit.

—Les pêcheurs et les pruniers sont en fleurs.

—M Abadie a acheté les terrains d'encoignure, en face de nos bureaux, à gauche, et y fait de grandes améliorations.

—Décédée, à Madisonville, Lne, le 10 février, à l'âge de 69 ans, Mme Harriet Newell Perkins veuve du capitaine Wm W. Perkins. Elle est née à Ironton, comté Lawrence, Ohio, et habitait Madisonville depuis 38 ans. C'était une dame dans toute l'acception du terme, et une vraie chrétienne.

Le Sugar Bowl and Farm Journal, Nouvelle-Orléans, du 14 février :

Comme les souches forment une importante partie de la récolte des cannes, c'est avec plaisir que nous annonçons qu'elles ont, cette année, une grande vitalité; elles poussent déjà rapidement. L'hiver est humide et froid, mais tout indique que les souches donneront une belle moyenne.

—Dans beaucoup de localités, on s'occupe activement de fortifier les levées. On avait éprouvé des craintes pour le bas Tèche et l'Atchafalaya ; c'est ce qui a déterminé MM. L. L. Clarke et Frères et beaucoup d'autres planteurs à exhausser leurs levées.

—Les prix du coton s'étant maintenus et beaucoup d'autres récoltes ayant considérablement diminué, les planteurs de coton ont cru devoir en semer davantage, cette année.

—Un planteur sucrier qui n'a aucune idée de se livrer à la culture du coton, attendu que ses terres ne s'y prêtent pas, nous disait qu'il avait depuis longtemps étudié les fluctuations des principaux produits, et qu'il avait été frappé de l'immense influence qu'exerce le coton sur les marchés du pays. Si les prix du textile avaient décliné, la situation eût été de nature à inspirer bien des craintes, mais, du moment qu'ils se sont maintenus, tout porte à croire que le sucre se relèvera. Tout annonce une résolution salutaire, tout se tient dans l'agriculture, et la prospérité d'une culture a toujours une heureuse influence sur les autres.

—En plusieurs endroits, on a déjà semé le maïs ; il est peut-être trop tôt, mais le grand danger des gelées est passé, et il vaut mieux semer le maïs tôt que tard ; il rapporte alors bien davantage.

—Les planteurs, dans les environs de Paincourtville, ne paient cette année que 65 cents par jour, et les ouvriers ont accepté cette réduction de bonne grâce. Chez MM. Dugas et Leblanc la paie générale s'est faite samedi dernier ; les ouvriers étaient au nombre de 150 ; tout s'est fort bien passé. MM. Dugas et Leblanc possèdent trois propriétés, Améliee, Highland et Westfield, mises en culture en 1885. M. Dugas a une excellente semence ; il a fait 40 acres de plant, 25 de souches, 50 de maïs. Il a fait, en 1884, 124 boucauts de sucre, sur 75 acres de cannes

—MM. Gros et Frères ont fait beaucoup de riz cette année, et seulement assez de sucre pour la consommation de sa famille.

—L'habitation Etienza vient de s'agrandir de 24 acres de terre contiguë, d'excellente qualité; elle compte maintenant 600 acres d'un sol fertile. C'est le Dr. E. F. Painchaud qui a appelé cette habitation Etienza, du nom de Pierre O. Etienza, le célèbre introducteur de la canne à St-Domingue, en 1506.

On a donné, nous ne savons pourquoi, de singuliers noms à beaucoup de propriétés, en Louisiane :—"Forlorn Hope," "Poverty Flat," par exemple; au moins, celui d'Etienza a une signification historique.

—M. Anatole Landry a fait 150 boucauts de sucre et 290 barils de mélasse. Il a une excellente semence.

Le capt. E. E. Lauve a aussi une bonne semence ; il a planté 75 acres et en a 60 de souches. Il donne 50 cents par jour, avec la ration, à ses ouvriers.

M. A. Klotz, paroisse Assomption, a fait 174 boucauts de sucre et 250 barils de mélasse, en 1884, sur sa propriété Star. Il y a depuis ajouté une nouvelle terre, l'habitation Klotzville. Il y va planter 150 acres de cannes et 150 de maïs. Sur la propriété Star, il y a 65 acres de plant, 35 de souches, 110 de maïs. M. Klotz est un membre très actif de l'Association des Planteurs.

M. T. Rodrigues a 50 acres de plant, 50 de souches, 80 de maïs. Bonne semence.

MM. H. G. Mailhiot et Hera, ont, sur leur propriété, dirigée par M. H. G. Franciosi, 170 acres de cannes. Ils ont fait, l'an dernier, 295 boucauts de sucre et 440 barils de mélasse sur 170 acres. Plant d'automne, 60 acres; de printemps, 140; souches pour 1885, 125; maïs, 100; riz, 100.

M. Joe Kiltredge a roulé 90 acres de cannes, fait 160 boucauts de sucre et 140 barils de mélasse ; a 80 acres de plant pour 1885.

Sur l'habitation Boutner, propriété de M. Franklin Pugh, M. W. Hare a fait 185 boucauts de sucre sur 120 acres de cannes.

A Hermitage, M. W. W. Pugh, Jr., a roulé 80 acres, fait 95 boucauts, 130 barils de mélasse ; a 65 acres de plant de cannes, 60 de souches.

M. Wm Cicly a fait 80 boucauts, en 1884; fera beaucoup de riz, en 1885.

M. Ingulfo a fait 33 boucauts, sur 23 acres.

Il faudrait un agent du service des signaux sur le Bas Lafourche. M. Ch. Mathews est sur les lieux; il connaît le métier, mais les instruments lui manquent.

L'habitation Laurel Valley a 200 acres de riz, 400 de cannes, 135 de souches.

La crevasse, au-dessous de Lockport, a fait un peu baisser les eaux sur le bayou Lafourche.

Le major C. Lagarde a fait 273,000 livres de sucre, en 1884. Conserve la même quantité de plant et de souches.

M. J. T. Badaux a l'intention d'augmenter son plant de cannes, si la hausse des eaux ne le force pas à agir autrement.

M. E. Roger a acheté Greenwood ; il y fera d'excellentes affaires.

—Décédé, dans la paroisse Vermillion, à l'âge de 109 ans, Wm Harrington, né dans l'Alabama, en 1776. Il est venu en Louisiane, à l'âge de 2 ans ; il a servi comme soldat, dans la compagnie du capt. DeBlanc, en 1814. Il avait épousé, en 1815, Sarah, fille de George Fenik.

Carnaval 1885.

Une Population Doublée.

LE BEAU TEMPS FIDÈLE.

MARDI GRAS KREWE OF MOMUS.

MARCHE AUX FLAMBEAUX.

UN POÈME EN SEIZE TABLEAUX.

AVANT-PENDANT ET APRÈS

L'aspect de la rue du Canal et de la Ville.

Ils avaient tous—ou à peu près—passé la soirée et la nuit du Lundi-Gras dans les rues et dans les bals ; avant de se lancer dans le tourbillon des danses ils s'étaient mêlés, durant de longues heures, à cette houle humaine qui vous enlève, vous emporte, comme le vent emporte la plume, et ne vous laisse aller souvent que contus et meurtris. Tous indiquait donc que la fatigue avait tellement agi qu'il leur faudrait se résigner à un peu de repos et à perdre tout au moins une partie du spectacle du Mardi-Gras.

Allons donc ! et comme vous les connaissez mal. Mais en pareille occasion, la nature de ces curieux là a le don de se renouveler complètement : grâce à leur force de volonté, ils se font de fer et d'acier. Ils sont venus pour voir et il faut qu'ils en aient pour leur argent. Ils ont raison du reste.

Si bien que loin de s'être laissé abattre par les épreuves de la veille, cette énorme population s'allongeant, se massant sur tous les points de la ville, se retrouvait encore hier matin, hier soir, dru, ardente, dans toutes les rues où devaient passer Rex et sa suite et le *Krewe of Momus*. Si paradoxale que vous puisse sembler l'assertion, la fatigue avait surexcité leur vigueur ; les pouces de terrain par eux occupés étaient carrément garjés jusqu'à la disparition du dernier chariot, de la dernière lumière.

Donc quand les lueurs que l'on sait remplirent le ciel de clarités ; quand le Krewe of Momus, surprenant toute cette foule, parut enfin sur la rue du Canal, plusieurs centaines de mille personnes étaient sur la longue Avenue. La population de la ville s'était grossie d'un nombre considérable de nouveaux arrivants, et pourtant les lignes étaient parfaitement observées ; pas un empiètement sur la chaussée, pas un désordre sur les trottoirs, sur le terrain neutre.

L'espace dont je dispose ne me permet pas de repasser ici les détails de ce défilé.

On en trouvera d'ailleurs une idée à peu près complète dans l'énumération des Tableaux placée plus loin.

Dicons que pour cette dernière journée, cette dernière nuit du Carnaval de 1885, édifices publics, magasins, résidences, pavoisés, étaient pavoisés de drapeaux, flammes, banderoles flottant à la brise coquettement et abondamment. Jamais la Nouvelle Orléans ne se paroise avec tant de variété, de goût et de somptuosité ; jamais non plus résidences, magasins et clubs ne se mirent en pareils frais d'éclairage. Sur toutes les avenues comprises dans l'itinéraire de la procession, c'était en vérité le grand jour. Si ce n'est été la foule compacte partout massée, partout stationnaire, on eût pu se retrouver, se reconnaître de bien loin.

C'est à neuf heures moins un quart environ qu'a commencé le défilé que voici :

Le Défilé aux Flambeaux.

PREMIER TABLEAU.

La Pyramide.

Cette pyramide est, pour ainsi dire, la page qui annonce le sujet ou les sujets dont l'action va se dérouler et rouler sur les chars de Momus. Du sommet de la table, un jaspe se détroule un parchemin sur lequel on lit en lettres de feu ces trois mots: THE LEGENDS BEAUTIFUL.

DEUXIEME TABLEAU.

Momus.

Le voilà le vieux éternel, le dieu de toutes les gaîtés dont le meilleur emblème est certainement sa marotte. Cette fois l'aimable compère fait de la haute école sur le croissant de la Lune. Jamais il ne prodigua plus de coquetterie dans sa mise ; il sait en effet qu'une population d'étrangers l'attend dans sa bonne Ville du Croissant et il veut faire honneur à Rex qui le vont contempler ainsi pour la première fois. Vous savez que pour lui les jours ne comptent pas ; les plaisirs lui prêtent au contraire une seconde jeunesse.

TROISIEME TABLEAU.

Les Nymphes des bois.

Ce tableau me place en face d'une erreur que j'ai commise hier. J'ai parlé des gnomes et des elfes en décrivant la procession de Proteus, et c'était Momus que l'avais pour objectif en traçant ces lignes. Engagé dans un double travail, j'ai fait cette confusion très légère d'ailleurs. Ici nous avons affaire à des infiniments petits. Dans la forêt que représente ce tableau s'ébattent Titania, la reine des Fées et ses suivantes. Là aussi se lutin des féeries, le gnome Puck, juché sur un champignon et préparant sans doute quelqu'espièglerie. Aux pieds de Titania un elfe enfourche un colimaçon, et sur un du cavalier et de la monture en miniature se pressent d'autres elfes qui battent des ailes sous les regards des naïades qu'on voit surgir entre les chênes.

QUATRIEME TABLEAU.

Les Portes de l'Orient.

Du milieu de nuées roses et frangées d'or on voit sortir le char du soleil qui porte l'Ange de la Clarté ; L'Aurore. L'Aurore est précédée des Anges du matin qui lui ouvrent la route, tandis que des hérauts aériens sonnent aux portes du Ciel la diane d'un jour nouveau. Les coursiers du soleil franchissent les espaces, et des anges font dorer de guirlandes de fleurs au-dessus de la Terre qui s'éveille.

CINQUIEME TABLEAU.

Fête du Printemps.

Un tel tableau ne se décrit guère ; il faut le voir. C'est de la poésie, un tableau vivant, et peut-être serait-il mieux de choisir des scènes d'un genre moins difficile ; des scènes plus tangibles.

Pas d'action dans celle-là ; c'est une page détachée du livre de la nature ; une page où le printemps, les fleurs et Cupidon se livrant à une idylle qui, je le répète, se sent mieux qu'elle ne se dépeint.

SIXIEME TABLEAU.

Grotte de Cornil.

Ce sixième tableau vous introduit dans les profondeurs de la mer et cela sans qu'il vous soit besoin de la cloche à plongeur. Vous y voyagez à sec, comme si vous lisiez une page de Jules Verne.

C'est dans des grottes de corail que vous conduit l'artiste auquel est dû le riche cartonnage qui nous passe maintenant sous les yeux. Des colonnes gigantesques de corail reposent sur le sable d'or de l'Océan et y supportent un palais fantastique autour duquel s'agite l'Océan avec mille nuances étrangé.

Le Roi Corail est là ; Sa Majesté règne sur des être inconnus, mais des êtres prestigieux, qui dépassent tout ce que peut rêver l'imagination. Entr'autres membres de sa maison royale il compte les trois sirènes que vous voyez là, et son palais est sans cesse visité par des poissons de toutes écailles, de toutes arêtes, de toutes couleurs et qui, sur un mot de lui, vont porter ses ordres à tous les océans.

SEPTIEME TABLEAU.

La Reine de l'Eté.

Désormais Momus n'aura jamais été aussi poétique. Après l'Aurore, après les Fées, Cupidon, les royaumes humides, voici venir la Reine de l'Eté, une ordation de la poésie. L'indolente reine s'étend nonchalamment, à l'abri d'un dais de feuillage, dans un hamac opulent. Autour d'elle des dames d'honneur répandent des parfums et on dirait que la nature entière fait silence afin que rien ne vienne troubler cette Reine de l'Eté qui repose ainsi.

HUITIEME TABLEAU.

Les Esprits du Feu.

Ce tableau peint la reine des flammes; une gaillarde—ici représentée, bien entendu, sous les espèces d'un homme—qui vit très librement dans une vraie température de crémation. Elle plane sur un colossal brasier; elle porte un flambeau, une couronne de feu et ses ailes de flamme jettent la dévastation partout où elle se montre. Une compagne qui vous ferait reponser vite et loin pour toute Compagnie d'assurances. Au centre même de la fournaise qui est le piédestal à cette incombustible, s'ébattent des démons carnavalesques aussi dans leur élément. Le thermomètre monte au passage de ce chariot. Fuyons.

NEUVIEME TABLEAU.

Fées de l'Automne

Vous vous imaginez peut-être que c'est notre époque qui a inventé la mode de faire usage de paillettes, de tuyaux quelconques pour l'absorption de certaines boissons. Grande erreur dont vous reviendrez en regardant rouler ce nouveau tableau. Il y a là des raisins à tenter les moins gourmands; des grappes à hantter les moins assoiffés. La Fontaine place sur sa treille, afin d'exciter la convoitise de maître Renard.

Aussi les Elfes, gourmands et biberons comme on ne l'est pas, ou plutôt comme on l'est à notre peu tempérante époque, les Elfes se sont jetés sur les merveilleux grains et aidés de paillles, ils pompent, ils pompent ; tant et si bien, que le jus qui, celui-là, a quelque chose de très capiteux, leur grimpe à la tête et les met en joie et en danse sur les rameaux ainsi ensaccagés par eux. Ces petits gnomes paraissent très familiers avec les vignes du Seigneur.

DIXIME TABLEAU.

Les Grottes de Cristal.

Nous voici dans les Grottes de Cristal ; grottes inépuisables, qui pourraient suffire au luxe de toutes les tables à travers les siècles des siècles. Là se prélasse le Roi du Cristal ; roi très solide malgré son nom.

Non seulement il possède cette richesse sans cesse renaissante de cristaux incomparables ; mais à lui aussi toutes les richesses du monde qui s'étalent à ses pieds, dans un amas prestigieux, ayant pour gardiens fidèles les gnomes les plus grotesques qui soient.

ONZIEME TABLEAU.

Le roi des Glaciers.

La température montait tout à l'heure à vous faire à point, voilà qu'elle va baisser jusqu'à vous faire songer à l'expédition Greeley. Nous sommes en effet dans les domaines du Roi des Glaciers, un monarque très peu frileux, qui mène une existence de sorbet. On en mangerait, s'il le permettait. Du haut de ses Tuileries, de son Louvre de glace et de neige, il regarde des fées qui, malgré un froid à geler des thèmes, se livrent à une danse échevelée qui fait la joie du sire des Glaciers et leur sert à elles de calorifère.

DOUZIEME TABLEAU.

Les Esprits de la Fontaine.

Avec le douzième tableau c'est le retour des sensations suaves, douces. L'adorable fontaine que celle-ci. L'eau qui tombe de la conque immense en formant la partie supérieure, est d'une délicieuse pureté; on dirait des diamants liquéfiés. Elle se divise pour tomber en bandes blanches, diaphanes, dans la vasque inférieure où les Ondines viennent se plonger et tordre leurs chevelures comme Vénus sortant des eaux.

Il y a là des effets de lumière supérieurement réussis. De cette Fontaine on passe tout naturellement au

TREIZIEME TABLEAU

Les Fleurs de la Prairie.

Des fleurs de tous noms, de toute nuances, de tous parfums. Fleurs animées, on le pense, et qui viennent s'ébattre à la rosée, à la brise, aux rayons tamisés du soleil, sous toutes les caresses de la nature enfin.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Le Tourbillon.

Le quatorzième tableau représente, personnifié le Tourbillon, auquel on a pen courtoisement prêté la forme d'une femme, cet être si calme cependant, d'une nature si uniforme, ne s'oubliant jamais à aucun emportement. .. C'était là sans doute un prétexte pour faire joli, mais vrai, non pas. Satire contre la quelle s'élèvent tous les ménages ; sauf peut être ceux où la femme fait confusion et troque ses jupes contre les culottes de monsieur. Mais est-il bien avéré qu'il en soit là ces hybrides là ?....

Le Tourbillon lui présent est couvert d'une vapeur, d'une nébuleuse nuage, qui s'enroule en spirale, si bien que la belle semble émerger d'une coquille. Rien de bien frappant d'ailleurs dans cette fantaisie.

QUINZIÈME TABLEAU.

Les Ombres du Jour.

Le soleil s'est couché ; c'est le crépuscule, cette préface de la nuit qui commence presqu'aussitôt. Les anges du Crépuscule, saluant une fois de plus l'humanité qui vient de consacrer une autre journée au travail, font entendre une mélodie séraphique. C'est ainsi qu'ils bercent les enfants de la Terre—grands et petits—ainsi qu'ils préparent de doux rêves à ceux qui bientôt prendront un repos si bien gagné. L'Etoile du Soir écoute ce concert et elle aussi, debout, comme dans l'attente, se prépare à briller, ainsi qu'une veilleuse magique, sur le sommeil de cette Humanité.

SEIZIEME TABLEAU.

Les Esprits de l'arc-en-ciel.

Un des plus brillants tableaux de ce brillant défilé. Un arc-en-ciel gigantesque qui semble jaillir du firmament pour se joindre à la terre, et jeter comme un pont entre celle-ci et le Ciel. Et en effet des Elfes glissent sur ce pont aérien, s'y tournent, s'y balancent, en agitant fleurs et guirlandes, en déployant leurs ailes multicolores. D'autres planent sur des nuées, d'autres tiennent des sacs chargés de richesses que possédera celui qui pourra arriver au lieu enchanté où elles se trouvent. Ce tableau est comme la fête de l'azur et la fête des fleurs.

DIX SEPTIEME TABLEAU.

Les ténèbres.

Le char que voici nous vaut un contraste complet ; plus de fleurs, plus d'arc-en-ciel ; des ténèbres, rien que des ténèbres profondes. Elles forment comme une masse colossale de nuages noirs, menaçants, d'où s'échappent de temps à autres des flammes et des vents chargés de soufre. On sent que les portes de l'Enfer ne sont pas loin. Pour peu que vous ayez mérité une étalle en une cave—que sais-je ? —dans cet endroit aimable et surchauffé—ne soivez pas le funeste char ; il vous conduirait à destination. Et je vous le redis ; cette destination est à quelque pas ; et mieux servie que notre Exposition, elle ne manque pas de moyens de transport.

Ce voisinage de l'Enfer se trahit par des serpents hideux, à têtes humaines ; par des dragons qui renverseraient tout un édifice d'un seul coup de queue et qui vomissent fumée et flammes par leurs gueules n'en finissant plus. Et puis encore des vampires ; et enfin, dominant tout le tableau, ce squelette hideux ; cette Mort ornée de la joyeuse marotte que l'on sait, la faux du Temps, pour nous rappeler que tout à l'heure elle pourrait bien nous faucher aussi.

Et tout cela, un Mardi-Gras !

Brou !! .... on en aurait presque le frisson. Laissons filer ce tableau décidément par trop peu carnavalesque.

DIX HUITIEME TABLEAU.

Sandalphon, l'Ange de la Prière.

Celui-ci a plus de gaîté. Dieu merci ! nous voilà bien loin des chemins de l'Enfer. Sandalphon, l'ange poétique de la prière, nous a mendé, d'un seul coup d'aile aux portes du Ciel. Portes d'or gardées par des anges aux blanches ailes, aux membres lumineux. Sandalphon est là, près d'une terrasse en émeraude et repoussant sur une échelle de lumière ; il jette un regard extatique sur la terre en prière ; son radieux visage rayonne mieux encore au bruit de ces voix qui montent vers le Seigneur, et le louent, et le célèbrent. Et l'Ange recueille toutes ces saintes prières et chacun des mots qui les forment se change en fleurs entre ses mains, et les cieux se rejouissent de ces parfums et une fois de plus, sous la double influence de cet ange gardien, de Sandalphon, la prière est bénie.

—Les *Knights of Momus* nous ont habitués depuis longtemps à apprécier le mérite avec lequel ils conçoivent, ils forment un plan ; la façon large, pratique dont ils l'organisent, le bonheur avec lequel ils l'exécutent.

Une fois de plus ils viennent de se mettre à la hauteur de leur vieille réputation. Ils ont mille fois mérité les bravos qui les ont accompagnés tout le long de leur itinéraire et dont l'écho est déjà arrivé à tous les points du globe, par l'entremise du fil électrique. Un bavard, pareil en cela aux enfants, devant lequel rien ne se peut faire, ne se peut dire, sans qu'il le répète.

Eloges mille fois mérités, viens-je d'écrire. En effet, jamais la difficulté ne se présenta plus grande. Il y avait là à reproduire un sujet, des sujets plutôt où la poésie, le caractère rêveur, contemplatif, mystique planent ; un poème où dominent les triples personnalités de l'ange, de la fée et de la femme ; légendes où Phemme paraît à peine, on le comprend.

Or pour rendre ces personnages-là des hommes seuls —c'est le programme des sociétés mystiques — pouvaient être mis en scène. On est sorti heureusement de ce mauvais pas ; mais c'est-là, si j'en juge sainement, un genre de sujet auquel il ne faut toucher que quand tout autre fait défaut. Il est presqu'impossible que les représentations carnavalesques, telles qu'elles sont entendues ici, puissent donner même un à peu près d'idée d'une œuvre essentiellement poétique.

J'ai suivi jusque devant le théâtre de l'Opéra cette traînée lumineuse de seize chariots princièrement éclairés au calcium. Mais là j'ai dû m'arrêter et dire adieu à Momus, car pour la seconde fois je ne figurais pas sur la liste des invités au Bal.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Non licet omnibus adire Corinthum.

Mardi-Gras 1885

LE JOUR DU ROI

REX.

SON ARRIVÉE.

LE NOMBRE TREIZE.

VISITE A L'EXPOSITION.

LA PROCESSION.

Une Majesté se démocratisant.

Vingt-Deux Tableaux —Ivanhoe.

LE BAL.

Il en est beaucoup que le nombre treize inquiète ; que dis-je, inquiète ; vous ne leur oteriez pas de l'esprit que ce terrible nombre porte avec lui un monde de calamités.

Rex, du moins, ne saurait s'en plaindre. Lundi il entrait, pour la treizième fois, dans sa bonne capitale; mardi il y déployait sa treizième procession et tout cela a été marqué au cachet d'une réussite complète.

Changement de temps au beau, escorte grossissant sur la route, arrivée salutée par un concours de monde sans précédent à la Nouvelle-Orléans, féeville splendide pour accompagner Sa Majesté au World's Fair, cinquante mille personnes réunies là ; et hier mardi, la population entière faisant la haie pour voir passer et triompher le cortège royal ; en vérité, que pouvait-on espérer de plus ? Vive le treize qui porte malheur ainsi !

Rex, tout porte-sceptre qu'il est, n'a jamais poussé bien loin les idées aristocratiques, n'imagine même qu'il a trop d'esprit, qu'il connaît trop bien son époque pour jamais hésiter, le cas échéant, à s'encanailler avec quelque vilaine; à en faire même une reine, pourvu que cette vilaine la sût jolie.

D'ailleurs, lui, nous sommes à peu près tous de la nature ; chez beaucoup de nous il y a du vilain. Et gens pratiques qu'ils sont, ils ne jalousent guère les quelques barons ou comtes, plus ou moins authentiques, plus ou moins éloignés des Croisades, qu'ils rencontrent, de ci, de là.

Hier Rex offrait à son peuple un témoignage nouveau de son libéralisme, de son progressisme. Il arborait la royauté de l'industrie. Roi de l'industrie! cela sonne fort bien ici, dans notre pays de positivisme, de chiffres. L'industrie ajoutée à l'appellation de Roi, perd absolument le méchant sens qu'on lui prête quand on lie ce mot au titre de chevalier.

C'est donc avec tous les insignes de son nouveau titre que Rex s'est montré hier à ses fidèles.

Les vingt-deux chariots de cette procession du jour, de cette véritable procession du jour, étaient comme suit :

Rex, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, est entouré des emblèmes multiples de l'industrie. Il occupe le sommet d'un chariot arrivant presqu'à la hauteur d'un second étage ; autour de lui les Génies de l'Agriculture, du Commerce, de la Navigation, des Mines et divers personnages représentant la France, la Grande Bretagne, le Japon, la Russie, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, le Mexique, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud.

DEUXIEME CHARIOT.

La Louisiane.

Au premier plan de ce chariot un steamer miniature franchissant les Jetées Eads. A l'arrière-plan une figure qui personnifie la Louisiane; à ses pieds un pélican les ailes éployées. Trois femmes figurent le Coton, le Sucre, le Riz.

Après ce tableau commence la reproduction des scènes si connues du chef-d'œuvre de Walter Scott : *Ivanhoe*.

TROISIEME CHARIOT.

Le Dragon de Wantley.

La fameuse forêt où More attaque et tue le dragon redouté qui, comme Achille, n'était vulnérable que sur une partie du corps. C'est ce combat que reproduit ce tableau.

QUATRIEME CHARIOT.

Le rêve de Gurth.

Voici la vision attribuée, on le sait, à Gurth, le gardien de pourceaux saxon. Le personnage ayant une tête de bœuf est Hersa, un chasseur présenté par Shakspeare comme une sorte de loup-garou.

CINQUIÈME CHARIOT.

Robin Hood et ses Compagnons.

Ceci est la forêt de Sherwood où sont réunis le célèbre proscrit Robin Hood ou Locksley et ses compagnons, tous illustrés par la ballade ou le roman.

SIXIEME CHARIOT.

La rencontre près de Rotherwood.

Sir Brian de Bois-Guilbert, le templier, Aymer, le prieur et leur suite en route pour York, rencontrent Gurth, le gardien de pourceaux, et Wamba, le bouffon de Cedric le Saxon et leur demandent le chemin de Rotherwood, le domaine de Cedric.

SEPTIEME CHARIOT.

Le défi du Pèlerin.

Une salle au château de Cedric où sont peint Sir Brian et le Prieur, en compagnie de Cedric et sa pupille, Lady Rowena.

Un Pèlerin se montre à l'entrée de la salle et lance, sur son réluquaire, que le chevalier Ivanhoe, à son retour de Palestine, en Angleterre, accepterа le défi de Brian de Bois Guilbert.

HUITIEME CHARIOT.

Captivité de Richard Cœur de Lion.

Richard, revenant de Palestine en 1192, est fait prisonnier par Léopold d'Autriche et enfermé